

RÉVOLTE

PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

LA LUTTE POUR LA VIE L'APPUI MUTUEL

PREMIÈRE PARTIE

Aperçus généraux. — Les Invertébrés

Les Oiseaux.

V

Lorsque nous passons aux animaux supérieurs, nous trouvons beaucoup plus de faits constatés d'aide mutuelle *consciente* à laquelle les animaux ont recours pour atteindre des buts très variés. Il est vrai, néanmoins, que l'état de nos connaissances sur ce sujet est encore très imparfait. Un grand nombre de faits ont été accumulés par des observateurs de premier rang; mais nous ne connaissons encore presque rien sur les sociétés de certaines divisions très larges du règne animal. Ainsi, pour les poissons, nous n'avons presque pas d'observations bien certaines, en partie à cause des difficultés de l'observation, mais aussi parce que jusqu'à présent le sujet a été négligé. Et quant aux mammifères, le professeur Kessler avait déjà remarqué les lacunes très grandes de nos connaissances sur leurs sociétés. Certains mammifères ont des habitudes nocturnes; d'autres se cachent sous terre; et les ruminants dont les sociétés offrent le plus d'intérêt ne laissent pas approcher leurs troupeaux. C'est surtout la vie sociale des oiseaux qui nous est le mieux connue, mais ici aussi nous trouvons toute une série d'espèces dont la manière de vivre reste presque totalement inconnue. Tout pris, nous n'avons cependant pas trop à nous plaindre. Les faits connus sont déjà parfaitement concluants.

Nous ne nous arrêterons pas sur les associations entre mâles et femelles pour élever leurs petits, leur procurer la nourriture, ou pour faire la chasse ensemble. Il suffira de remarquer que de pareilles associations familiales sont la loi, même chez les carnivores et les oiseaux rapaces les moins sociables; et l'on comprend aisément combien cette espèce d'association contribue au développement de sentiments plus tendres, même parmi des animaux autrement très cruels.

On peut aussi ajouter que si parmi les carnivores et les rapaces les associations rarement dépassent la famille, cela s'explique, non seulement par le caractère même de la nourriture de ces deux classes, mais aussi — en partie, du moins — par les changements qui ont dû se produire dans le monde animal par

l'apparition de l'homme. Sans aborder ici ce sujet si vaste, nous nous bornerons à remarquer qu'un certain nombre d'espèces vivant éparpillées dans des régions peuplées, sont sociables dans des pays inhabités; ou bien, elles sont représentées dans les déserts par des espèces sociables tout à fait voisines. Les loups, les renards (surtout le renard arctique) et plusieurs espèces d'oiseaux sont dans ce cas.

D'ailleurs, les associations familiales ont peut d'importance pour nous, d'autant plus que le monde animal pullule d'associations ayant des buts plus larges.

Audubon a déjà raconté comment les aigles s'associent pour la chasse, et sa description de deux aigles chassant ensemble sur le Mississipi, est bien connue pour son côté artistique. Cependant une des meilleures observations de ce genre est due à M. Sévertsoff.

Lorsqu'il étudiait la faune des steppes de la Russie, il aperçut un jour un aigle appartenant à une espèce sociable (le *Haliaeetus albicilla*) montant très haut dans les airs. Pendant une demi-heure il décrivait, muet, ses cercles dans l'espace, après quoi il fit entendre son cri perçant. Un autre aigle y répondit de suite et l'approcha. Il fut bientôt suivi par un troisième, un quatrième et ainsi de suite; et lorsqu'ils furent une dizaine environ, ils disparurent. Le soir, M. Sévertsoff se dirigea dans la même direction et, caché par un repli de terrain, il put les approcher. Ils étaient réunis autour d'une charogne. Les vieux, qui généralement commencent le repas les premiers — ce sont leurs règles de bienséance — étaient déjà plantés, repus, sur les meules de foin des environs, et faisaient sentinelles, pendant que les jeunes, entourés de corbeaux, continuaient à se régaler. De cette observation et de plusieurs autres, M. Sévertsoff concluait que les aigles haliaètes s'entraident pour chasser. Montant très haut dans les airs, ils peuvent, s'ils sont dix, explorer au moins un carré de 40 kilomètres de côté; et dès qu'ils ont découvert quelque chose, ils s'avertissent les uns les autres (1). On pourrait supposer évidemment, qu'un simple cri instinctif, ou même les mouvements de l'aigle qui aperçoit, le premier, une charogne, suffisent déjà pour avertir les autres et les attirer vers un même point; mais dans le cas cité il y a lieu de croire à un avertissement, puisque les aigles s'étaient réunis ensemble avant de descendre vers la charogne. D'ailleurs, M. Sévertsoff a pu s'assurer dans d'autres occasions que les haliaètes se rassemblent toujours à plusieurs pour dévorer leur proie et quelques-uns d'entre eux (en commençant toujours par les jeunes) montaient la garde jusqu'à ce que tous se fussent rassasiés. On sait aussi que le haliaète — un des aigles les plus vaillants et un des meilleurs chasseurs — est sociable dans toutes ses habitudes,

et Brehm a remarqué qu'en captivité il s'at tache facilement à ses gardiens.

Beaucoup d'autres oiseaux de proie sont sociables. Le milan du Brésil — un des pillards les plus impudents — est un oiseau très sociable. Ses associations de chasse ont été décrites par Darwin et c'est un fait certain que lorsqu'il s'est emparé d'une proie trop lourde pour l'emporter, il appelle cinq ou six camarades pour l'aider. Le soir, lorsqu'ils vont dormir dans les buissons ou sur les arbres, ils se réunissent toujours en bandes, et on a vu des individus venant d'une distance de 15 kilomètres, ou plus, pour passer la nuit ensemble. Souvent, d'autres vautours viennent se joindre à eux, surtout des pernoptères, « leurs vrais amis », selon l'expression de d'Orbigny.

Le vautour sociable, un des vautours les plus robustes, a reçu son nom pour son amour de la société. Ils vivent en bandes nombreuses et décidément trouvent du plaisir à se trouver ensemble; ils se réunissent en grand nombre pour se livrer à leurs exercices de vol. « Ils vivent en grande amitié », dit Le Vaillant, et il m'est arrivé de trouver jusqu'à trois nids dans la même caverne (1). Les petits vautours égyptiens vivent aussi en parfaite amitié. Ils jouent ensemble dans les airs, ils passent la nuit en grandes bandes le matin ils s'envolent tous chercher la nourriture et jamais on n'a vu des querelles surgir entre eux. Tel est le témoignage de Brehm qui a eu tant d'occasions d'étudier leur genre de vie.

Les faucons à gorge rouge vivent aussi en bandes nombreuses dans les forêts du Brésil; et la crécerelle (*Tinnunculus cenchris*), quand elle a quitté l'Europe et qu'elle est dans les prairies et les forêts de l'Asie, se réunit en sociétés très nombreuses. Dans les steppes de la Russie méridionale, le cobetz vespéral (*Erythropus vespertinus*) était autrefois si sociable que Nordmann l'a vu en bandes très nombreuses, accompagné de plusieurs autres espèces de faucons, tel que *Falco tinnunculus*, *F. asulon* et *F. subbuteo*. « Pendant la journée, « la bande se disperse; mais vers les quatre heures toutes les troupes se réunissent pour commencer leurs excursions remarquables, « qui durent jusqu'à la nuit... Ils volent en « ligne droite jusqu'à un point fixé, d'où ils « retournent en suivant à peu près la même « route et ne dépassant jamais certaines « limites (2). »

Il serait absolument impossible d'énumérer ici les diverses associations des oiseaux pour la chasse. Cependant, celles des pélicans pour la pêche méritent d'être mentionnées à cause de l'ordre remarquable qui y règne et de l'intelligence de ces oiseaux, autrement si lourds et si gauches.

(1) Brehm. *La vie des animaux*, édition française, t. III, p. 477.

(1) N. Sévertsoff. *Phénomènes périodiques dans la vie des mammifères, des oiseaux et des reptiles de Voronège*. Moscou 1855.

(2) A. Nordmann. *Catalogue raisonné des oiseaux de la faune pontique*, dans le *Voyage de Démidoff*. Paris, 1839. Cité dans Brem, t. III, 360.

Ils pêchent toujours en très grandes bandes, et après avoir choisi un endroit favorable, ils se rangent en hémicycle, en face du rivage. Puis ils nagent en rétrécissant le cercle et s'emparent de tout le poisson qu'ils ont réussi à cerner. Sur les rivières étroites et les canaux ils se divisent même en deux escouades, chacune en demi-cercle, et les deux nagent pour se rencontrer, tout à fait comme feraient des hommes, armés de deux grands filets. A la tombée de la nuit ils se rendent à leurs lieux de repos — toujours les mêmes pour chaque bande — et on ne les a jamais vus se quereller, ni pour les lieux de repos, ni pour les domaines de chasse. Dans l'Amérique du Sud, leurs bandes comptent jusqu'à 40,000 et 50,000 individus, et pendant que les uns dorment, les autres montent la garde, et les troisièmes font la pêche (1).

Enfin, ce serait une injustice envers nos moineaux domestiques, tant calomniés, si nous ne faisons pas mention de la fidélité avec laquelle ils s'avertissent les uns les autres, dès que l'un d'eux a découvert quelque chose à manger. Le fait était connu des Grecs, et l'exclamation suivante d'un orateur (nous la citons de mémoire) est arrivée jusqu'à nous : « Pendant que je vous parle, s'écriait-il, un moineau est venu avertir ses camarades qu'un esclave a renversé par terre un sac de blé, et les voilà tous partis pour en profiter ». C'est pourquoi nous voyons avec plaisir M. Gurney confirmer cette observation si ancienne dans un ouvrage récent. Ils s'avertissent les uns les autres à ne pas en douter. « Quand une meule de blé a été battue à n'importe qu'elle distance de la cour de la ferme, tous les moineaux de la ferme ont leur jabot remplis de blé (2) ».

Il est vrai que les moineaux sont généralement très jaloux de leurs domaines et n'y admettent pas des étrangers. Ainsi, ceux du jardin du Luxembourg attaquent avec acharnement tous les autres moineaux qui risquent de s'y hasarder pour profiter aussi des largesses des promeneurs. Mais entre eux, dans leurs bandes, ils se supportent mutuellement et ne connaissent que les petites querelles qui surgissent parfois, on le sait, même entre meilleurs amis.

Chasser et chercher la nourriture en commun, est si bien la règle dans le monde des oiseaux que de plus amples citations seraient inutiles. Le fait est parfaitement établi. Mais ce qu'il importe de relever, c'est la force et la sécurité obtenues par ce moyen. Les plus forts oiseaux de proie ne peuvent rien contre les associations des plus petits habitants de nos forêts et de nos jardins.

Les aigles — même l'aigle botté et l'aigle martial qui sont capables d'emporter un lièvre et une jeune antilope dans leurs griffes — sont impuissants contre les vautours, qui les entourent et leur font une chasse régulière, dès qu'ils en aperçoivent un en possession d'une bonne proie. L'aigle se voit forcé de leur abandonner sa proie. Les vautours chassent aussi ce rapace si rapide, le faucon-pêcheur, et lui enlèvent le poisson qu'il a réussi à attraper. Mais personne n'a vu les vautours se battre entre eux pour la proie ainsi dérobée.

Dans l'île de Kerguelen, le docteur Couës a vu le *Buphagus* — la poule de mer des baleiniers — poursuivre les mouettes et les forcer à dégorger le poisson avalé, tandis que les mouettes, unies ensemble, chassent le *Buphagus* dès qu'il s'avise d'approcher de leurs demeures, surtout à l'époque où elles couvent leurs petits (3). Les petits vanneaux huppés (*Vanellus cristatus*) attaquent bravement les oiseaux de proie. « Des vanneaux attaquant

« une buse, un milan, un corbeau...
« offrent un spectacle des plus divers...
— dit Brehm (1). « On voit qu'ils sont sûrs...
« la victoire, et l'on est témoin de la colère de
« l'oiseau de proie. Dans ces circonstances, les
« vanneaux se prêtent mutuellement secours,
« et leur courage augmente avec leur nombre. »
Le vanneau rend aussi service aux oiseaux de
rivage en leur servant de gardien et de senti-
nelle, et il a mérité le nom de *bonne mère* que
lui donnaient les Grecs.

Même les petits hoche-queues (*Motacilla alba*), que nous connaissons dans nos jardins et qui atteignent à peine la longueur de vingt centimètres, peuvent forcer l'épervier à abandonner sa chasse. « J'ai souvent admiré leur courage et leur agilité, écrivait Brehm père, et je suis parfaitement convaincu que, seul, le faucon peut parvenir à les capturer... Lorsqu'une bande de ces oiseaux a mis en fuite un rapace, alors retentit dans les airs un chant de triomphe; puis ils se séparent (2). » Ainsi, les hoches-queues s'assemblent pour un but spécial, celui de chasser l'ennemi. Le même cas se présente quand toute une population ailée d'une forêt est soulevée par la nouvelle qu'un oiseau nocturne a fait son apparition à la lumière du jour; alors tous — oiseaux de proie et chanteurs inoffensifs — lui font la chasse et l'obligent à regagner son repaire.

Quelle différence immense entre la force d'un milan, d'une buse ou d'un faucon, et celle de petits oiseaux tels que la bergeronnette; et cependant, par leur courage et leur action réunies, ces petits oiseaux acquièrent le dessus sur les puissants rapaces, aux armes dangereuses et aux ailes immenses! En Europe, les bergeronnettes font la chasse, non seulement aux oiseaux de proie qui leur sont dangereux: elles chassent aussi le faucon-pêcheur, « plutôt pour s'amuser que pour lui faire du mal »; et dans l'Inde anglaise, au dire du docteur Jerdon, les corneilles poursuivent le milan *gowinda* « pour simple affaire de passe-temps. » Quant à la buse *urubitinga* du Brésil, Wied l'a vue entourée de nuées de toucans et de cassiques « qui la raillaient de leurs rires moqueurs ». D'ordinaire elle supporte tranquillement ces insultes, mais de temps à autre elle attrape un des moqueurs. Dans tous ces cas les petits oiseaux, quoique bien inférieurs en force à l'oiseau de proie, ont le dessus, grâce à leur action commune. Remarquons aussi en passant que les bergeronnettes qui attaquent si facilement les oiseaux de proie, attaquent aussi les oiseaux plus petits qu'elles; mais comme ceux-ci viennent aussi en bandes, elles finissent par se décourager de leur résistance, et s'habituent à leur présence. Elles les laissent paisiblement nicher à côté d'elles. La victoire appartient encore au plus faible, s'il est sociable.

(à suivre)

KROPOTKINE

LA FORCE

(Suite)

Je le répète, il n'existe que deux camps entre lesquels se répartit la somme des idées et des forces de l'humanité. Le passé et l'avenir sont en présence, et quiconque n'est pas pour la Révolution, sera contre elle demain. La nouvelle Sainte des aristocraties, cette liberté qu'encensent avec ostentation la sacerdotie et la doctrine, n'est qu'une madone postiche. Pour les catholiques, c'est tout simplement le droit de brûler à discrétion leurs adversaires: pour les bourgeois, la licence d'exploiter le peuple.

Qu'ils cessent d'extropier le mot qui n'est pas de leur langue. La liberté digne de ce nom, la liberté égalitaire et fraternelle, nous la fonderons malgré eux par la ruine des castes et

ni le tempérament de la force. Elle ne s'en sert résolument que contre elle-même. L'avortement de 93 et de 48 en est la preuve. Les idées mêmes que les Montagnards croient combattre les possèdent à leur insu, leur mettent l'arme à la main contre des compagnons plus logiques, et les précipitent dans l'abîme. La Convention, tant vantée, n'est qu'une assemblée de brutes tremblantes, qui frappent à droite et à gauche sur un signe des plus forts, Royalistes et Révolutionnaires, et cherchent refuge dans le plus abject servilisme. Son déisme aveugle la met bien au-dessous de certaines Diètes qui, du moins, ont aboli le catholicisme. Après avoir condamné Louis XVI et la Gironde, elle décrète la tyrannie du Comité de Salut public et le supplice des apôtres de la Raison. Elle n'avait qu'un mot à dire pour rompre sans retour avec le passé; sa pusillanimité nous a légué tous les maux qui nous accablent encore, et son œuvre est à refaire. Le Comité, brutale expression de cette triste assemblée, sacrifia aux menées ambitieuses la spontanéité même de la Révolution, offrit aux rois la tête de Cloutz, et ne sut que frayer la route à Bonaparte et au Christianisme. C'est ainsi que la force, maniée avec maladresse, se tourna contre la Révolution et la poignarda, après l'avoir souillée pour longtemps.

Il y a loin toutefois des deux milles exécutions parisiennes aux millions d'hommes moissonnés par Bonaparte dans les supplices stratégiques, et des journées de Septembre aux boucheries monarchiques et religieuses. La Révolution n'a pas la science profonde des aristocraties dans l'art de l'extermination, elle ne possède pas l'instinct carnassier des hommes et des castes de proie. Les nécessités de la lutte contrastent avec le fond des principes, de là ses tâtonnements et son manque de mesure et de suite, tantôt faible jusqu'à l'aveuglement, tantôt furieuse jusqu'à la frénésie: l'excès en tout.

L'Inquisition, Philippe II, les Chouans, les hommes de Juin, tous les maîtres procédent, par masses, à froid, sans jugement, sans écho, avec le soin de déshonorer les victimes, de tuer non seulement leur vie, mais leur honneur et jusqu'à la pitié. Les rois ont des oubliettes et des bourreaux muets. Le chef-d'œuvre, comme toujours, fut l'inquisition avec ses bûchers souterrains afin de rôtir à huis-clos les victimes. Ce système n'exclut pas à l'occasion les cérémonies à grand spectacle; il réunit l'esprit de suite et l'impitoyable logique. Le progrès des idées empêche seul les chrétiens de brûler aujourd'hui les libres penseurs. Qu'ils reprennent un seul jour la puissance et on verra. Tuer et bâillonner est la

(1) Max Perty. *Ueber das Seetenleben der Thiere*. Leipzig, 1876, pp. 87, 103.

(2) G.-H. Gurney. *The House-Sparrow*. Londres, 1885, p. 5.

(3) Dr Elliot Couës. *The Birds of the Kerguelen Island*, dans les *Smithsonian Miscellaneous Collections*, vol. XIII, n° 2, p. 11.

(1) *Vie des animaux*, IV, 567.

(2) Brehm, *l. c.*, III, 752.